

FRONDEUR



10 CENTIMES



POLITIQUE DE COURTISAN

ou l'adoration des Rois -
Sujet tiré de l'ancien testament.



Le Grandeur de l'Occident se decoreant les hommages de son fidèle
sujet. Léopold 2. roi des blancs et des Noires (Nomin)

ABONNEMENT :

Un an fr. 5 00

Franco par la Poste.

BUREAUX :

12, Rue de l'Étuve, 12

A LIÈGE.

Rédacteur en chef : FREEMAN

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

Six mois fr. 2 75

ANNONCES :

La ligne fr. 0 20

RÉCLAMES :

La ligne fr. 1 00

On traite à forfait.

Administrateur : A. HERMAN.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

POLITIQUE DE COURTOISIE.

Elle bat son plein, la politique de courtoisie, si brillamment inaugurée par les grands chefs du doctrinarisme.

Elle paraît même avoir atteint une telle altitude que l'on est en droit d'espérer qu'elle nous réservera très prochainement une nouvelle application du vieil adage : La roche Tarpéenne est près du Capitole, ce que nos populations traduisent généralement ainsi : Au bout du fossé la culbute.

Que M. Léopold II, personnellement, que son auguste épouse, en particulier, éprouvent de temps en temps le besoin de s'aplatir et de se vautrer aux pieds d'un évêque quelconque, c'est leur affaire et nous n'avons pas à nous en occuper.

Mais nous ne pensons pas que, lors de sa visite à Malines, celui que quelques belges s'obstinent encore à considérer comme leur roi, se soit présenté en simple bourgeois de Bruxelles en Brabant.

Les autorités officielles l'attendaient à la gare. C'est donc bien une visite officielle qu'il faisait à sa bonne ville de Malines et c'est le peuple belge tout entier qu'il était censé représenter.

Or, parmi ces autorités officielles, ne figuraient aucunement les membres du clergé qui pourtant n'hésitent jamais à donner les appointements plantureux que leurs supérieurs leur offrent.

celui que les... gobeurs décorent... aussi ridicule que funambulesque... Sa Majesté, le triste Sire à qui nous payons bénévolement, chaque année, quelques millions pour nous représenter d'une façon plus ou moins digne, a, — je ne dirai pas proprement, — laissé en plan les autorités civiles et s'est empressé d'aller présenter ses humbles hommages à l'individu qui lui avait publiquement offert le témoignage de son dédain le plus profond.

Un domestique qui se respecte ne se précipite pas aux pieds du maître qui vient de lui flanquer sa botte au derrière.

Pour les rois, il n'en est pas de même.

Fils soumis de l'Église, ils reçoivent les soufflets sur la joue droite et se hâtent de tendre la joue gauche.

C'est ce que M. Frère appelle « l'indépendance du pouvoir civil. »

Elle est belle, cette indépendance du pouvoir civil; elle ressemble à la fois à l'égalité des belges devant la loi et à cette fameuse déclaration : « Tous les pouvoirs émanent de la nation. »

De la nation, jamais; des évêques, à la bonne heure.

FREEMAN.

AVERTISSEMENT

Qu'on se le dissimule, à l'exemple des conservateurs catholiques et libéraux, ou qu'on en ait les terribles appréhensions, comme tous les démocrates, il est indéniable que le monde est dans l'attente de graves événements. Commotions politiques profondes et universelles ou revendications sociales terribles et internationales, guerre entre peuples faits pour s'entendre ou lutte fratricide de ceux qui n'ont rien contre ceux qui jouissent de tout, l'une ou l'autre, sinon celle-ci et celle-là, voilà ce que les citoyens clairvoyants perçoivent à travers la brume qui obscurcit l'aurore des nations.

La tourmente revêt deux caractères : elle est politique et économique. Dans certains pays, la France par exemple, les revendications tiennent plutôt du second ordre que du premier. En Belgique et dans quelques autres pays où le peuple ouvrier ne jouit pas du droit de citoyen, la tempête paraît n'être soulevée que par la noble ambition qu'ont les travailleurs de concourir à l'élection de leurs mandataires, mais elle a aussi pour cause — il faut être atteint de cécité politique pour ne pas s'en apercevoir — le malaise qui étire les petits, les asservis du grand négoce comme les parias de la haute industrie.

Que faire? D'aucuns, les impatients, les pessimistes à outrance, renouvelant le mot de Mirabeau, disent qu'il n'est plus temps de délibérer. Ce n'est point notre avis. Il faut délibérer, mais vite, sans perdre de temps. C'est le strict devoir, nous dirons même que c'est l'intérêt de la bourgeoisie, qu'elle soit française ou belge, anglaise ou allemande.

La révolte est à l'état de germe dans les cœurs; elle éclatera demain dans nos rues, terrible, implacable, vengeresse, si nous n'y avisons. Nous n'excitons ni ce que l'on nomme les mauvaises passions du peuple, pas plus qu'il n'entre dans nos intentions de jeter l'épouvante, de provoquer l'affolement des dirigeants et leur arracher ainsi des réformes jugées par eux prématurées et conséquemment dangereuses.

Ce serait nous calomnier que de nous croire capable de pareil dessin. Nous sommes spectateurs des événements qui se déroulent, de la passivité coupable des gouvernants en présence de la lutte pour l'existence soutenue par les prolétaires; nous déplorons l'inactivité des premiers et notre cœur saigne au spectacle des souffrances des seconds. Est-ce un crime? Si oui, nous sommes fier de l'avoir perpétré et nous sentons capable de le renouveler aussi longtemps que cette situation lamentable subsistera.

Mais les véritables criminels sont ceux qui, apeurés par des soulèvements populaires récents, ont ordonné une enquête du travail dont les résultats pour les ouvriers ont été insignifiants. Insignifiants pas tant que nous le disons, cependant, car cette enquête a permis à la masse des travailleurs de mettre au grand jour de la publicité leur position misérable et au gouvernement catholique ordonnateur de ces assises où s'élaboraient en quelque sorte les cahiers de travail de commettre l'action infâme de ne rien ou presque rien concéder à des malheureux qui se plaignaient alors qu'ils auraient pu se venger, qui imploraient là où ils auraient pu commander.

Nous le répétons, ce n'est pas œuvre de propagandiste, ni d'agitateur que nous accomplissons en ce moment; c'est le devoir d'un citoyen soucieux de la prospérité des peuples, de leur bonheur politique et de leur félicité sociale.

Parce que l'ouvrier a repris le chemin de l'usine et retourne, morne, tranquille chez soi, sa tâche cyclopéenne achevée, les gouvernants réactionnaires pensent que le danger n'existe plus. Imprudents qu'ils sont! Ils ne se doutent nullement que le feu couve, et qu'un jour — jour que nous voudrions ne pas voir arriver — il embrasera les quatre points du pays.

Le peuple se tait, mais son mutisme n'est qu'apparent. Dans son for intérieur, il y a une voix qui lui parle et dit :

« Assez de résignation, lève-toi; assez de souffrances morales, prends les droits qu'on te dénie; assez de tortures physiques, arrache à qui a de trop sans rien faire ce que tu as trop peu en peinant dur. »

Cette voix, c'est celle qui parlait au peuple français il y a un siècle, c'est celle de la Révolution. (1)

Si la bourgeoisie veut qu'il ne l'écoute pas, son devoir est tout tracé : elle doit conférer au plus grand nombre, sinon à tous, les mêmes droits politiques, elle doit établir l'harmonie entre les différents facteurs de la production nationale.

E. P.

Pèlerinage de Vaux-sous-Chèvremont.

Le matin. — Messe en plein air.

Chèvremont a célébré par toute une série de pèlerinages et de messes en plein air le bi-centenaire de la découverte de la statuette en bois noirci, qui, depuis deux siècles, comble de ses bienfaits ceux qui se donnent la peine de lui porter des paquets de bougies, des coeurs d'or, d'argent, etc.

Lundi, 10 courant, avait lieu le grand coup de feu.

Vers 5 heures du matin, la foule commence déjà à s'amener; les routes de Griegnée et d'Angleur sont semées de pèlerins pilotés par des prêtres et marmottant des prières.

Toute la matinée les gares des Guillemins, Palais et Longdoz, sont encombrées, plusieurs trains spéciaux pour Chênée et Vaux sont organisés et débarquent des milliers de voyageurs porteurs de paniers et de petits paquets.

Comme dans la Revue :

Chacun avait emporté,
De quoi pouvoir boulotter.

Vers 9 heures, nous arrivons à la gare de Vaux, où le service d'ordre est fait par des endarmes en grande tenue; à l'entrée du village, sont postés des pandores à cheval interdisant le passage aux voitures.

Partout sur le parcours s'élevaient des portiques de verdure piqués de fleurs en papier et de grappes de sorbier.

Avec les oies, on s'apprête sans doute à recevoir des grives... Toutes les maisons sont pavoisées, ce n'est que guirlandes et festons.

La foule compacte, composée de pèlerins convaincus, de curieux avides de s'amuser un brin, de calicots en rupture de comptoir, de gosses en vacances, de grisettes en quête d'aventures, de marchands de chansons et d'images religieuses et autres, d'aveugles et d'éclopés, s'achemine lentement vers la montagne sur laquelle Notger fit autrefois des siennes.

Nous nous jetons résolument dans cette foule humaine qui nous transporte jusque la chapelle. Là, l'aspect est des plus pittoresques : Un autel richement décoré est adossé au mur de l'église pour l'achèvement de laquelle des dévoués collectent.

Juché sur ces tréteaux, l'évêque Trouloulou flanqué d'un tas de tonsurés affublés d'oripeaux multicolores, psalmodie ferme en présence d'une vingtaine de milliers de crétiens et curieux. En compagnie de notre ami et confrère « Evertuod » nous passons en revue une délicieuse collection de têtes de pipes d'une incroyable ridiculisation. Nous remarquons le photographe Dorée braquant son objectif sur cet ensemble superbement grotesque. Entendant peu et voyant très mal, nous décampons et faisons une petite promenade aux environs du couvent dont la masse imposante surplombe la vallée de la Vesdre roulant ses eaux micacées dans un délicieux paysage.

Il y a du monde partout, l'Hôtel et la Ferme sont pris d'assaut, les chaises sont enlevées de la chapelle et transportées dans les prés d'alentours où le public s'installe et livre furieusement bataille aux pistolets fourrés et autres victuailles emportées, ce qui ne fait pas précisément l'affaire des braves vautois qui ont fait force fournées de « dorées ».

Vers midi, la messe se termine par un carillon, les repus se vautrent dans l'herbe et s'en donnent jusque là; les affamés gagnent les chapelles du village où les fricassées et les libations remplacent les prières.

L'après-midi. — Les vêpres.

A 3 heures de l'après-midi nous nous rendons aux vêpres; le nombre de fervents

(1) L'auteur de cet article définit, avec Danton, le mot Révolution comme suit : « Une nation en révolution est comme l'airain qui bout et se régénère dans le creuset. La statue de la Liberté n'est pas fondue. Ce métal bouillonne, si vous n'en surveillez le fourneau, vous serez tous brûlés. »

a considérablement diminué et il y a pas mal de pochards. Un millier de personnes, tout au plus, assiste au second acte toujours en plein air. Cette foule qui croit que s'est arrivé, massée autour de l'autel et baignant dans des flots de lumière chaude, présente un effet prestigieux; un sujet superbe pour un maître plein-airiste.

La cérémonie se termine par des Ave Maria étourdissants, dirigés avec maîtrise par M. le curé de Sainte-Foi.

Le tout terminé, la foule s'écoule lentement.

Au village on improvise des bals et on gigotte aux flonflons des orgues de Barbarie et des accordéons; d'autres regagnent Liège entonnant des refrains peu religieux.

PÉVILLE.

UN PETIT BOUT DE MIRACLE S. V. P.

Ainsi, voilà Notre Dame de Chèvremont installée dans l'église des Carmes.

Elle menait une existence paisible sous le chaume de sa petite chapelle, — comme il convient à la femme d'un charpentier qui s'appelait Joseph, — et voilà que, sans respect pour sa modestie, on la loge dans un véritable palais.

Mais, dites donc, mes bons Pères ! avez-vous réfléchi ?

Pourquoi la vierge de Chèvremont est-elle miraculeuse ?

N'est-ce pas parce que, la nuit qui a suivi le jour où on l'a transportée à Liège, à St-Jean, elle est retournée à pied à Chèvremont ?

N'a-t-on même pas érigé des chapelles aux endroits auxquels elle s'était reposée et qu'on a reconnus, comment ? je ne l'ai jamais compris ? Religion et mystère, l'un ne va pas sans l'autre.

Et alors, si la bonne vierge, se souvenant de ses anciennes fugues et du profit qu'elle en a retiré, allait, une de ces nuits, quitter le couvent et rentrer chez elle ! Quels nez ! mes pères.

Il est vrai que ce serait un miracle.

Et le besoin d'un miracle se fait vivement sentir.

Un miracle vrai là, un miracle ancien, auquel on a pas cru parce qu'on ne l'a pas vu, s'il se répétait aujourd'hui, en plein XIX^e siècle, en pleine incrédulité, sous le ministère Floquet, mais il ferait croire, non pas à un miracle, mais à tous les miracles.

Seulement je tiens à prévenir les bons Pères : si même la Vierge rentre à pied chez elle, si même je le vois, je ne croirai pas, parce que... parce que, depuis l'autre fois... on a inventé les poupées à mécaniques !

Non seulement celles-ci marchent toutes seules, mais elles disent : Papa, maman et bébé; ce que n'a jamais pu faire N.-D. de Chèvremont.

Un humain que tout ceci ne doit pas réjouir, c'est le curé de Vaux-sous-Chèvremont. La chapelle dépendait de sa cure. Le voilà supplanté par le clergé régulier. Il me fait l'effet d'un saltimbanque auquel un concurrent aurait enlevé son phénomène. Si les condoléances du *Frondeur* peuvent alléger sa peine, les voilà ?

Et Notre Dame des affligés, en voilà une qui doit être affligée.

A Chèvremont, pas d'accident ! On y pèlerine sans y risquer sa peau. Parlez-moi de ça un voyage à entreprendre sans avoir ni à faire son testament ni à recevoir l'extrême onction. Attendons-nous à voir lancer dans le public une réclame de ce goût-ci :

« NOTRE-DAME DE CHÈVREMONT. Près de Liège (Belgique). Gare Vaux-sous-Chèvremont. Guérison rapide et assurée des gastralgies, convulsions, etc. (Voir l'annonce de la Revalenta Arabica.) Parmi les cures opérées en 1888 on peut citer celles de 3000 personnes qui, si elles étaient allées à Notre-Dame des affligés, auraient certainement péri par accident. »

Et le public ira à Chèvremont. Un peu — oh ! très peu — pour le miracle; et beaucoup pour danser à la Waffe

C'est égal : les temps sont changés !

Ça et là.

Théâtre Royal. — La grande tragédienne, Mme Sarah Bernhardt, viendra nous donner, le mardi 2 octobre prochain, son plus récent succès à la Porte St-Martin : *la Tosca*, dont la presse parisienne a été unanime à en faire le plus brillant éloge.

La troupe qui accompagne Mme Sarah Bernhardt se compose d'artistes des premières scènes de la grande capitale.

Les Equitables travailleurs de St-Gilles inaugureront dimanche dernier leur nouveau local.

A cette occasion, ils avaient invité les associations ouvrières de la Vallée de la Meuse à se réunir au café de la Populaire, place Verte, pour, de là, se rendre en cortège au nouvel établissement.

Quatorze sociétés précédées de drapeaux rouges et de cartels, tout aussi rouges, se réunirent successivement dans la grande cour vitrée de la Populaire où un photographe en renom se mit bientôt en mesure de les photographier.

On connaît les singuliers effets de cette étrange maladie que l'on nomme le daltonisme et qui fait confondre les couleurs.

La couleur rouge surtout a la propriété d'affecter le sens de la vue et l'on a pu, dimanche encore, constater les bizarres effets qu'elle produit sur les rayons visuels de certains individus.

C'est ainsi que le correspondant de la sainte Gazette de Liège, au lieu de quatorze cartels et drapeaux, n'en a absolument aperçu que deux et il évalue à une bonne centaine et demie de manifestants, la foule nombreuse qui se pressait en rangs serrés à la suite de l'harmonie de St-Nicolas.

Un autre correspondant, celui de l'Indépendance belge, encore plus sérieusement atteint, semble avoir été subitement aveuglé et, avec la sérénité de l'antruche qui se fourre la tête sous l'aile pour braver les périls, il déclare, avec un contentement sans égal, que le parti ouvrier n'existe plus à Liège.

Deux meetings avaient été organisés à Saint-Gilles, où le local des Equitables travailleurs était absolument bondé depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes.

Au premier de ces meetings que l'on dut, à cause de l'affluence des auditeurs, donner en plein air, MM. Smeets, Célestin Demblon et Pierron, délégué de la Maison du Peuple de Bruxelles, prirent successivement la parole.

Au second on entendit MM. Blauvalet de Liège, Maroille de Frameries et Hanssens de Jemeppe.

Le rouge, paraît-il, n'affecte pas que la vue, il agit aussi sur les nerfs auditifs car, des choses sensées et des revendications parfaitement justifiées, dont ont parlé les différents orateurs, le rédacteur de la Gazette de Liège n'a rien, mais absolument rien entendu. Suivant lui on n'y a débité que de véritables sottises.

Il est vrai que personne n'a songé à agrémentez ses discours de trois Ave Maria pour appeler les bénédictions les plus abondantes du ciel sur la nouvelle société coopérative.

Le Congrès de la Libre-Pensée organisé par les deux sociétés rationalistes liégeoises aura lieu dimanche et lundi, 23 et 24 courant, au Café National, place St-Lambert.

Voici les questions qui seront inscrites à l'ordre du jour de ce congrès qui promet d'être très intéressant :

1. Confiscation des biens de main-morte religieux.
2. Revision des livres scolaires actuellement en usage dans les écoles de l'Etat et de la Commune.
3. Proposition de changer annuellement le siège de la Fédération nationale.
4. Rapport sur le projet de constituer une caisse de secours et de prévoyance pour les libres-penseurs.

Des orateurs étrangers sont attendus. On cite particulièrement le nom de M. Yves Guyot, député français.

On compte aussi sur le concours de M^{rs} Paul Janson et Eugène Robert qui, on l'espère du moins, consentiraient à donner deux conférences publiques au Casino Grétry que l'on louerait pour la circonstance.

Nous donnerons les derniers détails concernant l'organisation de ce Congrès dans le prochain numéro du Frondeur.

Après le pèlerinage, le Congrès. On assure que nos bons cagots vont prochainement se réunir en congrès dans la ville de Louvain.

Leur but est excessivement simple. Il consiste à replacer le pape sur son trône, à lui restituer ce que l'on ose appeler le patrimoine de Saint Pierre et à chasser Humbert, l'usurpateur, des Etats romains.

C'est donc une nouvelle croisade que nos cléricaux vont entreprendre, car nous espérons qu'ils voudront joindre les actes aux paroles et que nous les verrons bientôt, armés jusqu'aux dents, quitter notre pays pour aller envahir l'Italie.

Ce sera le moment ou jamais pour nous de nous écrire : quel bon débarras.

Naturellement nos grands ministres laisseront faire et n'essaieront pas de faire poursuivre les fanatiques qui provoquent directement un gouvernement étranger.

Mais que demain les socialistes inscrivent à l'ordre du jour d'une de leurs réunions : renversement de l'empereur d'Allemagne et proclamation de la république, il n'y aura pas assez de gendarmes en Belgique pour les empoigner.

On s'occupe beaucoup en ce moment de détournements qui se produisaient depuis plus de quatre ans dans l'administration des chemins de fer de l'Etat, à la gare du Nord, à Bruxelles.

ANVERS
10-12, Marché-au-Lait

GAND
73, rue des Champs

NAMUR
69, rue de l'Ange

BRUXELLES
42, rue de la Madeleine

VÊTEMENTS POUR HOMMES & ENFANTS

J.-N. COLARD & C^{IE}

54, Rue Cathédrale LIÈGE Rue Cathédrale, 54

Saison d'Été 1888

Pantalons nouveautés, fr. 8
Gilets fantaisie, fr. 7

Pardessus demi-saison, fr. 25
Costumes complets fr. 30

Redingottes fr. 40
Vareuses garde civique, fr. 20.50

Grand choix de Costumes 1^{re} Communion. -- Modèles exclusifs.

L'Etoile belge assure que ces détournements s'élevaient à la somme énorme de quatre cent mille francs.

Une enquête serait ouverte à ce sujet. Si les honorables fonctionnaires qui seront chargés de constater les fraudes commises au détriment du trésor public, après avoir terminé leur besogne à Bruxelles, voulaient continuer leur petite inspection dans toutes les gares du pays, nous sommes bien convaincus qu'ils rencontreraient dans quelques-unes, sinon dans presque toutes, bien des abus à réprimer.

Dans beaucoup de nos administrations le « Pot de vin » est érigé à la hauteur d'un principe et il n'est pas un objet fourni à l'Etat sur lequel certains employés ne prélèvent un petit bénéfice qui augmente singulièrement le chiffre de ses appointements.

Théâtre du Gymnase.

TABLEAU DE LA TROUPE 1888-89.

Direction : M. L. TELLET.

Administration.

MM. Nerssant, administrateur, metteur en scène.
E. Vaslin, secrétaire.
C. Perrin, premier régisseur.
Guy, second régisseur.
R. Charlier, chef d'orchestre.
M^{me} Simon, préposée à la location.
MM. Voylot, costumier.
Burnet, coiffeur.
Claude, tapissier, accessoires.
Andrien, chef machiniste.
Simeur, souffleur.

Personnel :

MM. Nerssant, premier rôle en tous genres.
Marmignon, jeune 1^{er} rôle, fort jeune 1^{er}.
Bresselles, jeune premier, amoureux.
Lacroix, premier rôle marqué, père noble.
Mandari, second premier rôle, 3^e rôle.
Moreau, grand premier comique.
Harlin, grand 1^{er} comique, comique marqué.
E. Vaslin, jeune premier comique.
Perrin, premier comique marqué, grime.
Guy, second comique.
E. Harlin, troisième comique.
Landry, utilités.
Donnat, id.
M^{mes} Miller, premier rôle en tous genres.
Daurelly-Vallia, jeune premier rôle.
Léonie Arosa, jeune première.
Fournier, première ingénuité.
Famy Hemar, première soubrette.
Kerby, premier rôle marqué, duègne.
M. Garsieffer, seconde soubrette.
Jeanne Parfait, amoureuse.
N. Serres, utilités.
Graivil, id.

L'héritage du père Garou.

Jules Garou se serait marié s'il avait rencontré une femme aussi sobre que lui, aussi acharnée à la besogne.

Mais cela n'était pas facile ; et la perspective d'avoir des enfants qu'il faudrait nourrir, des mioches qui « coûteraient les yeux de la tête » pendant dix ou douze ans, le décida tout jeune au célibat.

Il vécut donc seul au bout du hameau, n'eut point d'amis, craignit les relations, évita même les rencontres, toujours inquiet à l'idée d'avoir un service à rendre, une dépense à faire.

Longtemps, il mangea des légumes, but de l'eau, se livra pour d'autres à des labeurs pénibles, accepta un servilisme de bête soumise.

Jamais on ne le vit prendre part à un divertissement, s'attabler dans un cabaret, trinquer avec un voisin. Lorsque le village s'en allait par bandes joyeuses à quelque fête, les paysans et les paysannes qui passaient sur les routes, endimanchés de longues blouses, de casquettes neuves, de robes et de fichus de toutes couleurs, apercevaient constamment Jules Garou occupé en un endroit de la plaine.

— Hé ! là-bas ! viens donc avec nous, lui criaient-ils ; t'as assez travaillé aujourd'hui ; faut pas se tuer non plus.

Il répondait sans lever le nez : « C'est bon ! Amusez-vous si ça vous convient, chacun est libre. »

Les soirs de paie, il rentrait chez lui, à la hâte, plus grave, se défilant de lui-même, ayant peur de céder à l'envie de boire un coup ou d'acheter un objet utile. Il se calfeutrait dans sa maison, ouvrait son armoire, en tirait un petit sac de toile et glissait dedans, avec le moins de bruit possible, les quelques sous économisés au prix de mille privations.

Il vieillit ainsi, sans se plaindre, n'ayant d'autre satisfaction que de voir son humble magot grossir peu à peu.

BON GENIE

BRUXELLES — 18 et 20, Rue Neuve, 18 et 20

VENTE PAR ABONNEMENT AUX MÊMES PRIX QU'AU COMPTANT

de toutes espèces de marchandises nécessaires à un ménage, telles que : Confections pour Hommes, Femmes et Enfants, Chaussures, Lainages, Tissus, Tollerics, Lingerie, Cotonnades, Nouveautés, Bonnetteries, Draperies, Soieries, Modes, Chapellerie, Literies, Meubles de toute nature, Couvertures, Tapis, Glaces, Poëlerie, Horlogerie, Bijouterie, etc., etc.

Même

Maison : LIÈGE

Quai Sur-Meuse, 2

Bureaux succursales :

ANVERS, NAMUR, CHARLEROI, LOUVAIN, JEMAPPES, BOOM, MONS, MALINES.

CONDITIONS

Pour 5 fr.	50 fr.	et on paye 1 fr.	5 fr.
" 10 fr.	100 fr.	" 2 fr.	10 fr.
" 15 fr.	150 fr.	" 3 fr.	15 fr.
" 20 fr.	200 fr.	" 4 fr.	20 fr.

Pour toute somme supérieure à 200 francs, les clients s'entendent avec l'administration

Hôtel du Condroz

Tenu par L. Body-Fastré

à OCQUIER

Pension bourgeoise. — Consommations choisies. — Cave soignée. — Voiture à la disposition des voyageurs.

Communications faciles avec Hamoir, Durbuy, Barvaux, Modave, etc., etc.

Dépôt des Vins de la Ligue des Propriétaires, Bordeaux

A. GUILLAUME-LECLERCQ

LIÈGE — 25, RUE MÉAN, 25 — LIÈGE

Genièvre, Vins, Liqueurs, Denrées coloniales, Tabacs et Cigares.

SPÉCIALITÉ :

Genièvre vieux système, Genièvre de Hollande, Genièvre indigène (seigle et orge), Genièvre mixte.

Grand Café Charlemagne

PLACE St-LAMBERT

Saison extra -- Bière de Tantonville -- Bock de Gruber Munich, etc., etc., toutes bières non salicillées.

12 - BILLARDS - 12
Réunions les jours de Marché.

12, Place de la Cathédrale, 12

MAISON DE CONFIANCE

V^{ve} BROUHA-PALANTE

Annages et Nouveautés pour Robes et Confections, Blanc de Toile et de Coton, Cotons imprimés, Rideaux, etc., etc.

Prix fixe Tissus normal irrétrécissable. Prix fixe

Fabrique de Parapluies, Ombrelles,
Encas et Cannes

P.-J. Van Missiel, dit Valet père

GRANDE MISE EN VENTE
DES

Nouveautés en tous genres de Paris et Londres.

Ombrelles riches, dentelles, rayées, quadrillées,
Bain de Mer hommes et dames. — Spécialité de soies,
satin, soies gloria et étoffes garanties pour
recouvrement.

Atelier pour réparations instantanées.

Maison de confiance.

Hôtel de la Couronne

Place du Théâtre

Alp. MOURMAUX

Entièrement remis à neuf. Dîners à prix
fixe et à la carte.

Dîner à fr. 1-25 au choix : Potage, trois
viandes, trois légumes, dessert.

Chambres pour voyageurs, à fr. 1-50.
Diminution pour sociétés.

Imprimerie & Lithographie

Em. PIERRE & Frère

Rue de l'Étuve, 12, Liège

Lettres mortuaires et de mariage, Sou-
venirs pieux, Menus, Cartes d'adresse et de
visite, Registres, Brochures, Mémoires, Ta-
bleaux, Mandats, Programmes et Affiches
en couleur, Prospectus, Factures, En-têtes
de lettres, Enveloppes, etc., etc.

Travail soigné. — Prix modérés.

On y imprime le *Frondeur*, le *Message*, la
Justice et la *Scène*.

CARTONNERIE LIÉGEOISE

25 — Rue Souverain-Pont — 25

LIÈGE

CARTON BITUMÉ

pour Toitures

Lecteurs! Si vous voulez ache-
ter un parapluie dans
de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant,
solide et bon marché, c'est à la

Grande Maison de Parapluies

48, RUE LÉOPOLD, 48

qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe
aussi du recouvrement et de la réparation. La
plus grande complaisance est recommandée
aux employés, même à l'égard des per-
sonnes qui ne désirent que se renseigner.



Compagnie "Singer,"

DE

NEW-YORK

Machines de tous les modèles et pour tous travaux

DERNIÈRE INVENTION

La machine à « Navette oscillante » est la meil-
leure que l'industrie ait produite.

PLUS D'ENFILAGE DE LA NAVETTE

Par la suppression des engrenages, la marche de
la machine a acquis une légèreté et une rapidité
incontestables.

Aiguilles excessivement courtes et par là plus
résistantes.
Fr. 2-50 par semaine. 10 p. c. de remise au
comptant.

Liège : rue de la Régence, 7. Seraing : rue Léopold, 68.

Maison Joseph THIRION

MÉCANICIEN

Député de la ville à l'Exposition de Paris

3 - Place Saint-Denis - 3

LIÈGE

Machines à coudre de tous systèmes.
Véritables FRISTER et ROSMAN, garantie
cinq ans. Apprentissage gratuit.

Atelier de réparations.
Pièces de rechange.
Fil, Soie, Aiguilles, Huile et Accessoires.

Liège. Imp. Em. Pierre et Frère, r. de l'Étuve, 12.

L'année dernière, c'était un paysan de
soixante-cinq ans, à l'œil glauque, aux
sourcils grisonnants, aux oreilles calleuses
et larges, aux lèvres minces et plissées. Il
marchait plié en deux, les bras arqués, les
doigts crochus.

Usé par les fatigues, étreint par la goutte,
il avait dû se résigner à ne plus travailler.
Par les beaux temps, il flânait au soleil. Le
visage courbé vers la terre, il furetait sans
cesse ; son regard rôdeur longeait le chemin
devant lui, s'accrochant aux moindres ob-
jets. Il n'avait qu'à étendre le bras pour
ramasser, après les avoir tâchés et retournés
du bout de sa béquille, les vieux clous, les
boutons, les morceaux de ferraille ou de
ficelle qu'il découvrait ; et ses poches déb-
ordaient de bibelots trouvés, de mille in-
grédients de toute sorte.

Il avait dans le même village deux ne-
veux, ses héritiers Félix et Antoine Duclaux.
C'étaient de rudes gaillards, durs au travail,
mais buvant ferme et qu'époustillaient au
retour d'une ribote la vue du lit conjugal.
Aussi, chaque année, ou presque, leurs
femmes mettaient un enfant au monde avec
une résignation tout animale. La marmaille
poussait comme elle voulait. Les voisins en-
tendaient souvent les derniers crier seuls
dans leurs berceaux durant des heures, der-
rière la porte fermée à clef, tandis que la
mère bavarde s'attardait au lavoir. Parfois
on était surpris de rencontrer les aînés à
plusieurs kilomètres de chez eux, jouant sur
les routes, courant après les voitures, dépen-
naillés et sales, la figure noire.

Depuis quelque temps, Félix et Antoine
luttaient de prévenances et de générosité
pour l'oncle. Ils le sentaient partir. C'était
à qui le gâterait le plus, dans l'espoir de se
faire donner une part meilleure. Si l'un
d'eux lui envoyait un bol de bouillon, vite
l'autre arrivait avec deux œufs ; si Félix l'in-
vitait à dîner, aussitôt Antoine le priait de
venir souper. Cela leur coûtait un peu ; mais
ils disaient à leurs femmes : « Va donc,
c'est de l'argent bien placé. »

Jules Garou se laissait dorloter, provo-
quait habilement les gentillesse de ses ne-
veux, parlait de plus en plus de sa fin pro-
chaine, des « quinqu' mille francs » qu'on
trouverait après lui. Il n'avait jamais acheté
aucun bien, s'étant contenté de la chaumière
paternelle et du petit jardin ; une mesure
décrépite garnie de quelques meubles, de
vieux meubles presque vides, tombant en
poussière.

Au jour de l'an, ses petits-neveux lui
apportaient des étrennes ; ils arrivaient en
bande, chargés chacun de son cadeau : une
paire de bas, un litre d'eau-de-vie, du
sucre, du café. Le vieux s'emparait de ces
objets et allait tout de suite les cacher dans
un coin de son armoire. Puis il embrassait
les petits en leur disant : « Moi, je ne vous
donne rien, puisque tout ce qui est ici est
pour vous. » Et les héritiers jetaient un
coup d'œil rapide vers le bahut vermoulu
dont le grincement de la porte tournant sur
ses gonds rouillés leur restait pour long-
temps dans les oreilles.

Le premier janvier dernier, après avoir
serré comme d'habitude ses étrennes, Jules
Garou retourna à sa chaise devant l'âtre, se
rassit péniblement et dit :

— Ah ! mes pauvres enfants ! j'cré ben
que c'est la dernière fois que vous me la
souhaitez ; vous pouvez me mijoter un brin,
allez ! je n'en ai plus pour longtemps à cette
heure.

Les deux neveux protestèrent :

— Taisez-vous donc ; c'est un peu de
rhume ; tout le monde est malade en ce mo-
ment. Mais chez vous le coffre est bon ;
vous êtes capable de nous enterrer tous.

— Non, ça ne va pas, ajouta-t-il d'un air
triste, j'suis ben mal, ben mal tout à fait.

Antoine et Félix savaient à quoi s'en
tenir ; ils avaient consulté le médecin qui
leur avait déclaré que le vieillard ne passerait
pas l'hiver. En effet, Jules Garou dé-
pêchait à vue d'œil ; son nez s'amincissait ;
ses traits s'allongeaient ; une cernure pro-
fonde entourait ses yeux. Il passait de
longues heures immobile sur sa chaise,
plongé dans un demi-sommeil, où se traî-
nait dans la pièce comme une bête mou-
rante.

Un soir, il ressentit un malaise étrange ;
quelque chose d'inconnu l'envahissait, une
sorte de peur intérieure qu'il ne pouvait
définir lui serrait la poitrine. Il comprit que
c'était la fin.

Il laissa partir sa famille, qui était venue
le voir. Durant quelques instants, il resta
encore ployé en deux, le front sur les ge-
noux, devant l'âtre dont un dernier tison
jetait de temps à autre un éclair sautillant.
On avait, sur le carreau, répandu de la paille
pour qu'il eût moins froid. Il était dix
heures ; dehors le hameau dormait ; une
neige épaisse et lente commençait à tomber.

Jules Garou se leva, alla à son armoire ;
très courbé maintenant il devait, pour l'ou-
vrir, étendre sa main au-dessus de sa tête.
Il en tira un petit sac lourd dont la toile
luisante et grasse sentait le moisi, revint
s'asseoir et mit sur ses genoux ce sac qu'il
entoura de ses deux grosses mains, comme
pour se réchauffer à son contact.

Est-ce que vraiment il allait quitter cette
petite fortune, ces quelques écus amassés
avec tant de peine ! Et comme dans un rêve,
toute la succession du passé lui apparut : un
demi-siècle de travail, de privations, de mi-
sère. Si loin qu'il regardait en arrière, il se
voyait toujours penché vers la terre, le dos

brûlé par le soleil ou trempé par la pluie,
fauchant, labourant, cognant au pied des
arbres, battant dans les granges le blé ou le
seigle dont la poussière enflammait ses pou-
mons, cassant sur les routes des cailloux
dont les éclats claquaient sa figure et,
maintes fois, avaient failli lui crever les
yeux.

Et cela avait duré pendant des jours et
des jours dont il n'aurait pu faire le compte.

Dans son existence monotone, il n'avait
eu qu'une passion : il avait aimé, sans le
dire, Louise, la fille aux Mathieu. Il l'au-
rait bien épousée, car elle était propre, tra-
vailleuse, honnête ; mais il la trouvait un
peu coquette. Le dimanche pour aller à la
messe, elle ajoutait un ruban à son bonnet,
mettait un fichu de dentelle sur ses épaules,
chaussait ses pieds de petits souliers. Sou-
vent, les jours de fête, en travaillant dans la
plaine, il la voyait passer au bras d'un gar-
çon la conduisant au bal. Alors son cœur
bondissait de colère ; il s'arrêtait un instant
pour les regarder ; il avait envie de courir
après eux, de se jeter sur le galant et de
crier à Louise : « Mais je t'aime !... Je
t'aime !... » Mais dès que les deux amoureux
avaient disparu derrière les buissons ou
dans le creux des coteaux, il se remettait à
l'ouvrage l'œil humide, la gorge serrée, en
murmurant avec un profond soupir : « Quel
malheur qu'elle soit si dépensière ! »

Telle avait été sa vie ; il s'était même
privé de filles. Quelquefois pourtant, il avait
obtenu les faveurs de celles qu'il rencontrait
par hasard seules au coin d'un bois et qui
voulait bien... pour rien, ou pour un petit
service rendu par lui : un fagot rapporté
chez elles, un coin de terre qu'il leur labou-
rait à la fin de sa journée.

Il avait donc peiné pendant plus de cin-
quante ans pour acquérir ce modeste avoir
qu'il fallait quitter maintenant ; et son esprit
se révoltait en songeant que c'était pour ses
neveux : des garçons prodiges, des fai-
néants qui fréquentaient le cabaret, buvaient
du vin et du café et mangeaient comme des
bourgeois ; tandis qu'à leur âge, lui se con-
tenterait d'un verre de cidre et d'un morceau
de fromage.

Ces réflexions augmentaient encore la
fièvre qui brûlait ses chairs. Subitement,
une idée lui vint : « Au fait, j'peux les
garder avec moi, mes quatre sous ; on les
mettra dans ma bière... J'irai demain chez
le curé lui faire jurer de m'ensevelir avec...
C'est sacré, ça, il n'y manquera pas. » Mais
aussitôt, il se dit que le lendemain il ne
serait plus de ce monde, qu'il allait sans
doute mourir là, étreignant une dernière
fois son trésor ; et il voyait déjà ses deux
coquins de neveux arriver au lever du jour,
ouvrir de vive force ses bras morts, arr-
cher le sac d'entre ses doigts crispés, et
partager sans pitié ses écus roulant sur la
table. Et il balbutiait : « Je ne veux pas !
je ne veux pas ! » comme s'ils eussent été
présents.

Puis il pensa : « Si j'enterrais mon argent
dans quinqu' coin... Oui, c'est ça !... per-
sonne ne l'aura, non, personne !... J'vas le
mettre dans la terre... dans la terre comme
moi ! c'est la terre qui me l'a donné, c'est
elle qui le reprendra !... »

Heureux d'avoir trouvé cela, il se leva. Il
n'avait pas de temps à perdre ; une sueur
froide perlait à son front, ses jambes fléchis-
saient, par moment sa tête tournait.

Il réunissait toutes ses forces, retira de des-
sous la huche un hoyau, ouvrit la porte et
resta une minute sur le seuil.

La neige tombait toujours, descendant
on ne savait d'où se poser sur les toits et les
arbres, couvrant les routes et la plaine
d'une fourrure épaisse. L'œil aveuglé, ébloui,
ne distinguait rien à vingt mètres. D'un re-
gard circulaire et défiant, Jules Garou s'as-
sura que personne ne le surveillait. Il re-
ferma sa maison ; puis, son outil sur
l'épaule, le sac sous le bras, il s'en alla chan-
celant, aidé de sa béquille, à petits pas, à
tout petits pas.

Quelqu'un qui, de la fenêtre, l'aurait
regardé partir n'aurait vu que deux jambes
surmontées d'un dos fuyant qui s'effaçaient
peu à peu dans la chute continue des gros
flocons blancs.

Le lendemain matin, les deux jeunes
hommes trouvèrent la maison close. Après
avoir frappé en vain et examiné l'intérieur,
à travers les vitres encrassées, ils brisèrent
la fenêtre et pénétrèrent dans la mesure.
L'oncle n'était pas là ; le lit n'avait pas été
défait.

Inquiets, ils l'appelèrent, visitèrent le
jardin, questionnèrent les gens qui pas-
saient, parcoururent la plaine ; enfin, ils le
découvrirent au milieu d'un champ voisin,
étendu mort, presque enfoui dans l'épais-
seur de la neige.

Qu'allait-il faire par là ? Pourquoi était-il
sorti de chez lui, la nuit, par un temps pa-
reil ? Avait-il eu le délire ? Était-il devenu
fou !... Il ne restait aucune trace de pas in-
diquant le chemin qu'il avait suivi.

Au moment où ils le portaient dans une
brouette garnie de paille, leurs pieds but-
tèrent dans la neige contre un objet. Ils re-
gardèrent ; c'était le hoyau, mais le hoyau
seul.

Après une seconde de réflexion, Antoine
et Félix lancèrent un formidable juron... ;
ils avaient compris.

Alors, durant des semaines, les héritiers
fouillèrent le champ dans tous les sens. Où

l'avait-il mis, son magot ? Ce pouvait être
près de là ou très loin. Comme c'était
commode à trouver avec cette neige ! Ils
retournèrent également le jardin, démo-
lèrent les meubles, descellèrent les carreaux
du sol, mirent à nu la mesure. Rien !...
toujours rien !

Et pendant leurs recherches vaines, à
travers leur rage étonnée, ils s'écriaient,
l'œil farouche, la salive aux lèvres, avec
des gestes désordonnés :

— Volés !... j'sommes volés ! Va ! j'te
le disais bien de nous méfier de lui... il
était si vicieux !... Et dire que j' l'avons
hébergé, nourri ! et que sa cabane ne vaut
pas quat' sous !... C'est raide !... Fripon !...
crapule !... voleur !...

Au cimetière, la place du père Garou
n'est indiquée que par une croix sans nom
et sans couronne, faite de deux bâtons
reliés par une ficelle. Personne ne va s'age-
nouiller sur sa tombe où l'herbe pousse.
Pour toute prière il n'a que celle des deux
femmes qui, lorsqu'elles passent devant le
champ des morts, murmurent entre leurs
dents :

— Canaille, va... Que le diable te brûle !
(*Gil Blas*.) HENRI MALIN.

Bibliographie.

Sommaire de *La Wallonie* du 31 août 1888 : Le
rêve du Bouffon (vers), Stuart Merrill. — Duel, Léon
Donnay. — Vers, Gabriel Mourey. — Evocations,
George Keller. — Sonnets symphoniques, Achille
Belaroché.

Chronique littéraire : Impressions et Sensations,
Célestin Demblon. — Anthologie des prosateurs
belges, Ernest Maham. — Madame Lupar, Flammes
mortes, Albert Mockel. — Petite Chronique.

Communications

Salle de Fontainebleau.

La représentation que prépare, pour ce
soir, l'*Alliance Dramatique* s'annonce on ne
peut mieux.

Comme on le sait, le spectacle se compose
de : *La fille des chiffonniers*, drame en 5
actes et 8 tableaux.

A en juger par la répétition à laquelle
nous avons assisté hier, le succès est cer-
tain. Les principaux rôles sont confiés à
MM. S. Radoux, J. Pirard, Marcellin, Fran-
kignoul et Charlier ; parmi les interprètes
dames, M^{mes} Perrin, (artiste) et Desame,
(amateur). La mise en scène est l'objet des
soins les plus minutieux.

Quant à la pièce c'est une des meilleures
de la collaboration Anicet Bourgeois et Fer-
dinand Dugué.

Un bal terminera cette soirée qui, espé-
rons-le, attirera beaucoup de monde.

Ville de Spa.

Lundi 17 septembre 1888, à 1 heure,
Rabbits-Coursing offert par la ville de Spa,
aux arènes de la Géronstère.

Prix de la ville. — 50 francs ajoutés à une
poule de 10 fr., pour fox terriers de race
pure, d'un poids maximum de 9 kilog. —
Le gagnant paiera 35 fr. au second et 10 fr.
au troisième.

Prix d'essai. — 40 fr. ajoutés à une poule
de 5 fr., pour fox terriers, ratiers et chiens
de petite taille, n'ayant jamais couru de
course publique. — Le gagnant paiera 20
fr. au second, le troisième retire sa mise.

Prix de consolation. — 25 fr. ajoutés à
une poule de 5 fr., pour fox terriers, rat-
tiers et petits chiens, tous d'un poids mini-
mum de 9 kil., n'ayant pas gagné de prix
pendant la journée. Le second double sa
mise, le troisième la retire.

Poules à organiser par le comité.

Les levriers sont exclus des courses ; les
courses seront jugées d'après le règlement
du *Rabbits-Coursing* de 1887 ; les chiens
nés et élevés à Spa, ont une réduction de 50
p. c. sur les entrées ; les inscriptions seront
reçues au secrétariat du Casino, jusqu'au
16 septembre.

Prix des entrées sur le terrain :

Piétons, 50 centimes ; voitures, 2 francs ;
cavaliers, 1 fr.

Fumeurs !

Vous-vez fumer un bon cigare, exquis
de goût, arôme prononcé ?

Demandez le cigare

D'ANDRIMONT.

Librairie D'HEUR

21 — Rue du Pont-d'Île — 21

La *Petite Revue* a pour but d'offrir à tous, à
côté de Romans, Nouvelles, Récitations, Modèles
de travaux manuels, Musique, Modes, Caricatures
et Concours-primés d'un genre tout à fait nouveau,
le moyen pratique, sous forme de vulgarisation
attrayante, de suivre le progrès industriel, com-
mercial, économique et le mouvement scientifique
et littéraire en France et à l'étranger, dans tout ce
qu'ils offrent d'important.

La *Petite Revue* est une innovation qui fera
date : C'est la *Revue* à 10 centimes.

Les Premières civilisations, par Gustave
Le Bon.

L'Auberge du Monde, par Hector Malot.
Bibliothèque Flammarion, à 10 centimes.